Document généré le 27 avr. 2024 02:36

XYZ. La revue de la nouvelle

Un crime presque parfait

Jean-Pierre Boucher

Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3141ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boucher, J.-P. (1989). Un crime presque parfait. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 55–62.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un crime presque parfait

Jean-Pierre Boucher

— Nicole?

Pour la troisième fois en une semaine, je m'entendais interpeller de la sorte en décrochant le récepteur. Je n'ai pourtant pas une voix de soprano. Les téléphones importuns sont une plaie. La première fois, j'ai été néanmoins poli. Enfin presque. Paresse? Faiblesse? Il faut du nerf pour repousser la marée toujours montante des gêneurs.

— Quel numéro voulez-vous?

C'était le mien. J'ai sifflé dans le micro «Vous faites erreur» et j'ai raccroché sec.

La seconde fois, j'ai enfoncé le plongeur d'un pouce rageur, me promettant, en cas de récidive, de ne pas répondre. Mais la sonnerie est demeurée silencieuse le reste de la journée. Le lendemain de même.

Aussi ce matin-là je ne me suis pas méfié. Je venais de donner à mon courtier un ordre de vente avant la baisse appréhendée du marché. J'ai cru qu'il confirmait la transaction. Je me suis rué sur l'appareil.

— Nicole?

Le récepteur collé sur l'oreille, j'ai mis quelques secondes à comprendre ma méprise. Un pot de colle que sa Nicole avait dû larguer en lui donnant un numéro au hasard. Le mien. Délicate attention!

— Nicole? C'est toi ma chér...

— Je lui ressemble peut-être?

J'ai rugi cette réplique de ma voix la plus caverneuse. Silence à l'autre bout du fil. Ma sortie devait cheminer lentement dans le cerveau ramolli du macaque. Interloqué, il n'osait ni répliquer ni raccrocher. Un trouillard de première force, si la chose existe. Je regrettais de n'avoir pas eu la présence d'esprit de me faire passer pour sa Nicole. À moins que...

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Nicole?

Un filet de voix bredouilla:

— J'aimerais lui parler si elle...

— Lui parler! Au téléphone! Vous êtes un original, vous!

Nouveau silence.

— Vous ne pouvez pas lui écrire, non? Monsieur est sans doute analphabète. Cinq fautes à la ligne, je vois le genre. Ou plutôt le nombre.

Silence persistant.

— C'est de la part de qui?

Soulagé de pouvoir répondre à une question simple, le filet de voix s'est à nouveau manifesté.

— C'est Robert.

— Robert! Il fallait le dire plus tôt, mon vieux. Une minute! Je vais voir si Nicole est là.

J'ai déposé bruyamment le combiné sur ma table de travail pendant qu'au bout du fil le Robert marmonnait comme du fond d'un puits de filandreuses explications. Quel foireux! Je me suis calé dans mon fauteuil. Le cadre de ma fenêtre découpait les arches du pont dressées dans la grisaille. Sur le tablier, des autos en files étaient immobilisées. Des gyrophares scintillaient sous la voûte métallique. En dessous, le fleuve charriait ses eaux noires où surnageaient par endroits des glaçons.

— Nicole est absente. Elle vient juste de sortir. Elle n'a pas dit quand elle rentrera.

Je me faisais l'impression de taper sur un cul-de-jatte. Conciliant, j'ai ajouté:

— Vous devriez rappeler à un autre moment.

— À quelle heure?

Décidément, il me cherchait. C'est une correction qu'il voulait, il l'aurait.

— À huit heures dix, Robert, à huit heures dix précises. Vous connaissez la ponctualité maladive de Nicole... Vous n'aviez pas remarqué? Si, si, je vous assure. Écoutez, Robert, je vais vous aider. Vous allez régler votre montre sur notre pendule. Vous serez ainsi

certain d'attraper Nicole au vol. C'est un courant d'air. Elle entre, elle sort, je ne la vois pas. Je la croyais ici, elle n'y est plus. Pour capturer ce genre de gibier, il faut prendre les grands moyens. Attention! À la pendule de la cuisine (j'étais dans mon bureau et je regardais ma montre), il est dix heures trente-sept. Attendez, trente-huit plutôt, c'est ça, dix heures trente-huit.

Je pouvais quasi entendre dans le récepteur la queue de sa montre tourner et les aiguilles bouger sur le cadran.

— Rappelez ce soir à huit heures dix très exactement. Nicole sera ici. Elle y est toujours à cette heure-là.

Plutôt que de me demander pourquoi (j'aurais été bien en peine d'inventer une raison au pied levé), il se confondit en remerciements en me donnant du Monsieur gros comme le bras.

— Appelez-moi Paulo comme tout le monde. Je suis le frère de Nicole. Elle m'a beaucoup parlé de vous.

— Le frère de Nicole! J'ignorais que...

— Vous me paraissez ignorer beaucoup de choses, mon cher Robert. La vie vous réserve sans doute des surprises. À plus tard.

Celui-là ne m'embêterait plus. C'est lui désormais qui ajusterait son horaire au mien. À huit heures dix pile ce soir, mon téléphone sonnerait. Je pouvais ne pas répondre. Et lorsque le Robert rappliquerait, lui reprocher son retard. Insinuer que sa montre devait être détraquée. Ou qu'il avait mal composé. Que s'il avait téléphoné à l'heure convenue, il aurait pu parler à Nicole. Que je compatissais avec lui, mais que je n'y pouvais rien. Sinon, l'inciter à tenter sa chance un autre jour à la même heure. Et le faire courir ainsi jusqu'à son dernier souffle.

À huit heures cinq ce soir-là, j'ai décroché mon téléphone. À et vingt, j'ai replacé le combiné sur son support. Aussitôt, la sonnerie s'est déclenchée.

— Nicole?

— C'est de la part de qui?

— C'est Robert.

— Robert? Quel Robert?

— Euh... Nous nous sommes parlé ce matin. J'essaye d'appeler depuis dix minutes, mais la ligne était toujours occupée.

— Ah oui, Robert! Où avais-je la tête? Ne quittez pas. Je vais chercher Nicole.

Après quelques minutes d'attente:

— Elle est sous la douche. J'ai eu beau crier à travers la porte, elle n'entend rien. Rappelez dans un quart d'heure. Ou si vous préférez attendre, je lui dirai que vous êtes là dès qu'elle sortira de la salle de bains... Non, non, ça ne dérange pas. Soyez patient.

J'ai posé le combiné à côté de moi et poursuivi ma lecture des cotes boursières. Le marché s'était effondré. Aucune nouvelle de mon courtier. Je trinquais. À huit heures trente, j'ai raccroché. Quelques secondes plus tard, le Robert aux abois rappliquait.

— Robert! C'est vous! Je venais justement de constater que quelqu'un avait raccroché par inadvertance. La télévision m'a distrait. Je vais voir si Nicole a terminé ses ablutions.

Je l'ai laissé mariner un long moment puis:

— Vous n'avez pas de chance, mon pauvre Robert. Nicole a filé sans que je m'en aperçoive. Ce n'était pas urgent au moins?

Le Robert balbutia que si, justement, ce l'était. Il paraissait au bord de la crise de nerfs.

— Je suis désolé, mon vieux. Si j'avais su... Qu'est-ce que vous dites? Je vous entends mal. Vous voulez répéter... Bien sûr, je vais lui mettre un mot pour lui dire que vous avez téléphoné, mais si j'étais à votre place, j'essaierais plutôt de la rejoindre demain soir... Comment?... Oui, à la même heure. À moins d'essayer cinq minutes plus tôt avant qu'elle n'entre sous la douche? Ou après? Qu'est-ce que vous préférez?

— ???

— Oui, je pense comme vous. C'est mieux après. Elle aura les idées plus nettes ainsi. Huit heures quinze donc. C'est entendu. Faites de jolis rêves.

Le lendemain. Cette fois, je n'avais pas débranché.

— Robert! Toujours précis à ce que je vois. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?... Mais où ai-je donc la tête? Vous voulez parler à Nicole, je parie? Je viens juste de la voir passer. Elle doit être dans sa chambre. Ne quittez pas, je vais la chercher.

Plusieurs minutes plus tard:

— J'ignore ce que vous lui avez fait, Robert, mais Nicole ne veut pas vous parler. J'ai insisté, je lui ai dit que vous aviez téléphoné plusieurs fois, elle est butée. Vous êtes sûr qu'il ne s'est rien passé entre vous?... Non? Absolument certain? Je disais ça à tout hasard. Nicole prend la mouche pour un rien. Les nerfs toujours en boule. Je la trouve insupportable. Si j'étais vous, je... C'est urgent... Il faut que vous... Pour vendredi? Non, elle ne m'a rien dit... Elle vous avait promis... Vous ne comprenez pas ce qui a pu se passer... Ne bougez pas, je vais tenter de la raisonner.

J'entendais le Robert souffler comme une baleine dans le récepteur posé sur ma table de travail.

— Peine perdue, mon cher. Elle est toquée. Je ne peux quand même pas parler pour elle... Je vous comprends... Sa conduite est inqualifiable... Je n'ai pas de conseil à vous donner, mais pourquoi ne laissez-vous pas passer quelques jours? Vous avez le temps d'ici vendredi. Rappelez jeudi soir... C'est ça, à la même heure. Encouragez-vous. Il y a tout de même un progrès. Hier, elle n'était pas disponible. Aujourd'hui, si. Il ne reste qu'à la décider à vous parler. Ça devrait pouvoir s'arranger d'ici vendredi. Surtout, ne tentez rien. Faites le mort. Laissez-moi agir... ne me remerciez pas, tout le plaisir est pour moi.

Jeudi soir.

— Robert! Quelle coïncidence! Je pensais justement à vous.

Et c'était vrai. J'avais résolu la mise à mort.

— Aussi bien vous dire la vérité sans détour, Nicole ne veut plus vous parler. Elle ne se souvient pas de ce qu'elle vous a promis et d'ailleurs elle s'en moque... Vous ne comprenez pas qu'elle ait oublié une chose aussi importante. Je vous répète pourtant textuellement ses paroles... Oui, elle est ici, elle vient de sortir de la douche comme

chaque soir à huit heures quinze, une vraie manie chez elle, vous ne trouvez pas?... D'accord... si vous voulez... je peux bien essayer une autre fois.

Huit minutes, montre en main, que je l'ai laissé suffoquer au bout du fil comme un pendu.

— J'abandonne, Robert. J'ignore ce que vous lui avez fait, mais je l'ai rarement vue aussi furieuse. J'ose à peine vous répéter ses propos... Puisque vous insistez. Elle ne veut plus vous parler, ni vous voir. Jamais. Elle a même ajouté, je m'excuse d'être aussi brutal, que vous pourriez vous lancer à l'eau, elle ne changerait pas d'idée... Ne dites pas de bêtises, Robert. Oubliez-la. Elle n'en vaut pas la peine. Les occasions ne manqueront pas de faire d'autres rencontres. Vous avez de belles qualités, la persévérance... Dormez là-dessus. Demain, tout ira mieux.

J'ai raccroché tout en continuant de prononcer des paroles d'encouragement pendant que les lamentations du Robert s'enflaient comme une tempête maritime après des jours de bonace. J'ai coupé avant qu'il n'arrive aux insultes. Il y avait mis du temps. Débarrassé. J'étais enfin débarrassé de ce crampon. Je ne croyais pas si bien dire.

Le lendemain soir, un fait divers des actualités télévisées a attiré mon attention. Le matin, à l'heure de pointe, la circulation avait été interrompue plus d'une heure sur le pont Jacques-Cartier à cause d'un hurluberlu grimpé dans la superstructure et qui menaçait de se jeter à l'eau. Policiers, pompiers, curés, psychologues avaient été mandés pour persuader le trapéziste improvisé de descendre de son perchoir. Les candidats au suicide public renoncent d'ordinaire à leur geste après s'être assurés d'avoir enquiquiné le maximum de gens. Celui-là a fait preuve d'originalité. La caméra a suivi ses virevoltes jusque dans l'eau glacée du fleuve. Au dire du journaliste, le corps du «malheureux» (sic) n'avait toujours pas été repêché et les recherches s'annonçaient longues en raison des forts courants qui pouvaient charrier le corps à des kilomètres en aval comme cela, paraît-il, s'était déjà vu. L'identité du «malheureux» (bis) n'était toujours pas connue mais, poursuivait le reporter manifestement fier de son scoop, le témoignage du pompier Roger Laflamme qui avait amorcé la conversation avec le «malheureux» (ter) avant «son plongeon fatal» (sic) permettait d'affirmer selon toute vraisemblance qu'il s'agissait d'un prénommé Robert, originaire du Lac Saint-Jean. Avant de poser «son geste désespéré» (resic), le

«malheureux» (j'arrête de compter) aurait, toujours selon le pompier Laflamme qui irradiait de contentement de passer à la télé, prononcé à plusieurs reprises le nom de Nicole, sa fiancée montréalaise qu'il devait épouser le jour même. Les policiers fouillaient cette piste comme l'a confirmé à la caméra l'inspecteur Lebœuf pour qui il s'agissait là à n'en pas douter d'un drame passionnel.

C'était mon zèbre! J'avais réussi un crime parfait, malheureusement à mon insu. Il ne l'était donc pas vraiment. L'écran n'avait pas montré distinctement le visage de la victime, seulement son paletot déployé comme une voile pendant sa chute, et son chapeau emporté par le vent au-dessus du fleuve. Avant de se jeter à l'eau, il avait pensé se couvrir. Habitude? Peur d'attraper la crève? J'avais somme toute rendu un fier service à sa Nicole en la débarrassant d'un pareil zigoto.

Je me versai un whisky. Ma responsabilité dans cette affaire était évidemment nulle. S'il en était rendu à cette extrémité, le Robert se serait enlevé la vie de toute façon. Mon intervention l'avait simplement aiguillé sur le choix du moyen et lui avait procuré les honneurs du journal télévisé. À défaut de remerciements (l'ingratitude des morts est légendaire), je tiendrais son silence définitif pour une marque de sa reconnaissance éternelle.

Quelques whiskies plus tard, la sonnerie du téléphone me fit sursauter. Était-ce Robert miraculeusement échappé à l'onde assassine (pour parler comme le journaliste) qui avait nagé jusqu'à la rive et, tout dégoulinant et grelottant, s'était enfourné dans une cabine publique? Ma montre marquait huit heures quinze. C'était lui aujourd'hui qui sortait de la douche. Peut-être en inversant ainsi les rôles espérait-il rejoindre enfin sa Nicole? Je me suis versé une nouvelle rasade avant de décrocher.

— Monsieur Paul Richard, s'il vous plaît.

C'était une voix anguleuse avec néanmoins quelque chose de mouillé, différente de celle de Robert, et pourtant... Comment cet olibrius avait-il obtenu mes coordonnées? Le bottin, probablement. Un démarcheur quelconque... Ou alors... Il fallait le rembarrer illico.

— Il n'y a pas d'individu de ce nom ici. Vous aurez été victime d'un farceur.

— Comment cela?

— Pour la raison très simple que je n'ai pas le téléphone.

— ???

— Je sais qu'à notre époque de communication instantanée, il est difficile de croire qu'il puisse exister des retardataires comme moi. C'est pourtant l'exacte vérité. Ah! je vous concède que c'est parfois ennuyeux de ne pas avoir le téléphone. J'ai souvent failli m'abonner, mais j'ai résisté, du moins jusqu'à maintenant. Notez que j'y trouve aussi mon profit. J'évite d'être dérangé à toute heure du jour et de la nuit par des fâcheux. Toutefois, il n'est pas impossible que je finisse par succomber, auquel cas, si vous consentez à me donner votre numéro, je me ferai un point d'honneur de vous téléphoner le tout premier, si, si, le tout premier, ce qui serait la politesse la plus élémentaire vu l'intérêt que vous...

— Pour qui me prenez-vous? Vous n'avez pas le téléphone? Allons donc! Et que tenez-vous à la main en ce moment, dites-moi, si ce n'est pas un téléphone?

— Ce que je tiens à la main, mais c'est tout simple, mon bon monsieur, un verre de whisky, parfaitement, de whisky. Pour vous prouver que je ne mens pas, je vais le déposer sur la table et vous allez entendre le son du verre au contact du bois. Un petit bruit sec suivi de la tonalité du verre. Vous y êtes. Voilà.

Et j'ai raccroché doucement. Aussitôt la ligne coupée, j'ai décroché. Et le reste de la soirée, j'ai fait un sort à cette bouteille de whisky en savourant le plaisir d'être chez soi à l'abri des gêneurs. Sur le pont que j'apercevais par la fenêtre, les voitures roulaient.

Né à Montréal en 1944. Professeur de littérature québécoise et française à l'université Concordia, à l'Université de Sherbrooke, et depuis 1972 au Département de langue et littérature françaises de l'université McGill. A publié des articles et des ouvrages de critique littéraire, dont *Jacques Ferron au pays des amélanchiers* (Presses de l'Université de Montréal, 1973), *les Contes de Jacques Ferron* (l'Aurore, 1974), *Instantanés de la condition québécoise* (HMH, 1977), *les Diaboliques de Barbey d'Aurevilly. Une esthétique de la dissimulation et de la provocation* (Presses de l'Université du Québec, 1976). Est aussi l'auteur de deux œuvres de fiction, *Souvenirs d'un enfant de chœur* (Libre Expression, 1981) et *Thérèse* (Libre Expression, 1982).